

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2001)
Heft: 21

Artikel: Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Simon... : "Quand on sera grand" de Renaud Cohen
Autor: Asséo, Laurent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932832>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Tout ce que vous avez

toujours voulu

Claire (Amira Casar) et
Simon (Mathieu Demy)

«Quand on sera grand» de Renaud Cohen

Pour cette première fiction, Renaud Cohen met en scène l'existence morcelée d'un jeune juif de Belleville, magnifiquement interprété par Mathieu Demy. Entre la chronique naturaliste et la comédie psy, «Quand on sera grand» dégage un charme communicatif et révèle un talent des plus prometteurs.

Par Laurent Asséo

Les premières œuvres puisent souvent leur inspiration dans un fond autobiographique ou tout au moins très personnel. «Quand on sera grand» n'échappe pas à cette règle implicite d'un cinéma qui cherche d'abord à exprimer la vision du monde de son auteur. Au lieu de se reposer sur une véritable intrigue, Renaud Cohen a composé un long métrage qui avance comme on mène souvent sa drôle d'existence: à la fois guidé par des hasards extérieurs et une nécessité intérieure.

Ce premier film met en scène les différentes facettes de la vie désordonnée de Simon Danoun (Mathieu Demy), dont on n'a pas de mal à deviner qu'il s'agit d'une sorte d'alter ego du réalisateur. Ce jeune juif parisien va être quasiment au centre de toutes les micro-histoires qui vont s'imbriquer les unes dans les autres, sur un ton parfois grave et âpre, mais toujours placées sous le signe d'un humour salvateur.

La famille et ses comptes à régler

Comme tout un chacun, Simon doit jongler avec plusieurs situations (familiales, professionnelles, de couple, etc...) et assumer plusieurs rôles à la fois: celui de fils, de petit-fils, d'employé, de copain et même de voisin. Ce trentenaire retransché derrière ses lunettes se trouve également entre un avenir incertain et un passé judéo-arabe, encore bien actuel, avec sa famille séfaraï¹ et la présence encombrante d'une grand-mère (Louise Bénéraf) amnésique et nostalgique de l'Algérie. Comme toutes les familles, celle de Simon a ses petits secrets, ses histoires refoulées et ses comptes qui ont du mal à se régler.

La disparition de sa mère à sa naissance, qui a déclenché un silence accusateur de la part de son père, pourtant psychanalyste (l'excellent Maurice Bénichou), ►

© J.C. Lathier

savoir sur Simon...



L'attirance de Simon pour Claire

constitue l'un des thèmes profonds de cette comédie douce-amère. Cette blessure intérieure, faille béante dont souffre Simon, nous sera révélée vers la fin du film. C'est d'ailleurs l'une des forces de cette œuvre, sa véritable audace et sa belle modestie, que d'avancer de manière quasi synchrone avec son héros, sans jamais chercher à être plus malin que lui. Cohen lui emboîte donc véritablement le pas, quitte à voir, pour notre plus grand plaisir, le jeune homme trébucher dans sa réalité à force de provoquer – avec la logique à la fois innocente et perverse de l'inconscient – de petites catastrophes en chaîne.

La vie comme un puzzle existentiel

Au début de «Quand on sera grand», Simon et Christine (Judith El Zein) n'arrivent pas à avoir un enfant. A cela viennent s'ajouter des préoccupations liées au travail: journaliste, il est contraint d'écrire des articles positifs sur la cigarette dans «Tabac magazine», ce qui lui pose des problèmes éthiques relatifs à la santé. Et qui dit santé, dit médecine. C'est ainsi qu'au hasard d'une rencontre dans l'escalier de son immeuble – lieu emblématique de croisements, récurrents dans le film – Simon va faire la connaissance de son futur voisin, Thomas (Bruno Todeschini), un médecin. Il va surtout nouer une relation avec sa femme Claire (la sublime Amira Casar) qui, depuis qu'elle est enceinte, est rejetée par son mari.

Ainsi va la vie, ainsi progresse le film – en forme de puzzle. Une idée en amène une autre, un aspect de la réalité vient se greffer à un autre, le contredire, le complexifier, le mettre momentanément de côté ou, au contraire, le faire resurgir. Dans cette mosaïque existentielle bien remplie mais imprégnée de la hantise du manque, la place des amis de Simon est importante. Il y a Léa (Marie Payen), qui vit mal son lesbianisme, Fabrice (Julien Boisselier) qui fait venir en France une Africaine dont il est tombé amoureux et Roché (Eric Bonicatto), un vieux copain de classe à qui Simon – en expérimentateur psy un peu sadique – va rappeler qu'il se faisait battre à l'école.

Comédie psy et chronique naturaliste

En entrelaçant diverses situations, le film de Renaud Cohen se place de fait à la croisée de plusieurs tendances actuelles du cinéma français. «Quand on sera grand» est à la fois une chronique naturaliste d'un jeune bourgeois paumé et attachant, une comédie psychanalytique avec ses lapsus et un film choral avec sa panoplie d'individus. Ce petit miracle découle du fait que Cohen, aidé par son co-scénariste Eric Vénier, ait réussi à transformer son matériel composite et hétérogène en une véritable alchimie narrative, qui fonctionne de manière réjouissante.

On peut toutefois reprocher le naturalisme un peu timide de la réalisation, tantôt proche du documentaire, tantôt plus stylisé. En outre, la mise en scène peine parfois à retranscrire les réalités physique et mentale du protagoniste. Les belles idées contenues dans cet habile scénario (heureusement pas trop «astucieux») ne sont pas toujours traduites de manière véritablement cinématographique. Ce manque d'audace stylistique est particulièrement patent lorsque les zones d'ombre de Simon apparaissent au grand jour. Ainsi, les quelques séquences de rêves, par trop appliquées et explicites, ne sont absolument pas convaincantes. La mise en scène de l'espace, de même, n'est pas toujours à la hauteur d'un film dont l'ambition est de nous convier à la perception sensitive de l'univers. A titre d'exemple, l'errance finale de la grand-mère et de l'amie africaine aurait été plus impressionnante si le cinéaste avait mieux exploité le carnaval chinois servant de décors à leurs déambulations nocturnes.

Néanmoins, grâce à d'excellents comédiens (Mathieu Demy est confondant de nature), «Quand on sera grand» est une vraie petite réussite d'ironie sensible, alternant avec bonheur des scènes légères et plus crues. A défaut d'avoir réalisé une œuvre vraiment singulière, Renaud Cohen tient son pari – loin d'être évident – de réaliser un film à la première personne du singulier. ■

1. Juifs d'Afrique du Nord.

Réalisation Renaud Cohen. **Scénario** Renaud Cohen, Eric Vénier. **Image** Pierre Milon. **Musique** Krishna Levy, Frédéric Galliano. **Son** François Maurel. **Montage** Sophie Brunet. **Décors** Frédéric Bénard. **Interprétation** Mathieu Demy, Amira Casar, Maurice Bénichou... **Production** Gloria Films; Laurent Lavolé, Isabelle Pragier. **Distribution** Xenix Film Distribution (2001, France). **Durée** 1 h 42. **En salles** 25 avril.

Entretien avec Renaud Cohen

Diplômé de la Fémis' en 1992, ce cinéaste français, âgé de 35 ans, a déjà réalisé plusieurs documentaires, ainsi que deux courts métrages de fiction dans lesquels il joue également.

Propos recueillis par Laurent Asséo

Vous citez Nanni Moretti et Woody Allen comme modèles...

J'aime bien le cinéma très personnel, où l'on sent l'univers de quelqu'un. Pour moi, c'est plus important que la dextérité au cinéma, que l'adresse dans la manière de filmer...

Pourquoi n'avez-vous pas interprété vous-même le rôle de Simon alors que vous jouez dans vos deux courts métrages?

Je ne pouvais pas me le permettre: il fallait que je réussisse mon film. Je ne pouvais pas prendre un tel risque, parce que je ne suis pas comédien. Et j'ai repéré Mathieu Demy... C'est bizarre, parce que je ne l'avais jamais vu au cinéma; pour moi, c'était un nom. Avant de voir «Jeanne et le garçon formidable» (ndlr: d'Olivier Ducastel, 1997), j'avais comme une intuition. Le fait que Mathieu Demy interprète le rôle de Simon, c'est comme si c'était moi qui jouais. Je ne sais pas pourquoi; on n'a pas du tout la même histoire, mais il y avait là comme une évidence. Je n'ai pas fait de casting et je n'ai rencontré personne d'autre que lui.

Le film ne raconte pas vraiment une histoire, mais propose un entrelacs de petites histoires...

Au départ, je n'avais pas de sujet. Vu mon inexpérience, je savais très bien quel était le danger: si j'avais eu un sujet, j'aurais été tenté de me contenter de l'illustrer... Avec mon co-scénariste (ndlr: Eric Vénier), on a quasiment fait un travail psychanalytique. Je racontais tout ce que j'avais envie avec plein de personnages, de situations et d'histoires. Ensuite, il a écrit vingt-cinq à trente pages. On est parti de cette matière pour élaborer une histoire et non l'inverse. Par exemple, l'idée que Simon avait perdu sa mère n'est venue qu'à la fin. Je suis vraiment parti d'éléments que j'avais envie de raconter, de choses personnelles et après, j'ai trouvé une cohérence.